

Charlotte Dujardin

# La Fille sur le cheval qui danse



**AU SOMMET  
DU DRESSAGE MONDIAL  
AVEC LE FABULEUX VALEGRO**

*ACTES SUD*





Photographie de couverture : © Getty Images, 2018

Copyright © Charlotte Dujardin, 2018  
First published as *The Girl on the Dancing Horse*  
by Preface Publishing, an imprint of Cornerstone.  
Cornerstone is part of the Penguin Random House group of companies.

© ACTES SUD, 2018  
pour la présente édition  
ISBN 978-2-330-11495-4

CHARLOTTE DUJARDIN

La fille sur le cheval  
qui danse

traduit de l'anglais par  
Amanda Prat-Giral

*ACTES SUD*

L'éditrice remercie de tout cœur les cavalières Océane Chmakoff, Françoise Dubois, Camille Faloci, Corinne Le Guillou (avec la complicité de Lyne Laforme) et Frédérique Gaulias pour leur travail de relecture et leurs conseils pertinents.

*À Valegro, le cheval de ma vie qui a réalisé  
mes rêves les plus fous.*





## UNE AFFAIRE DE FAMILLE

On me demande souvent si les chevaux de dressage dansent d'eux-mêmes. "Est-ce que vous vous contentez de diriger ?" me dit-on. "Je vous ai bien regardée, et je ne vois vraiment pas comment vous faites."

C'est une question qui me fait plaisir au plus haut point, parce que si les spectateurs ont l'impression que je ne fais rien, c'est que j'ai réussi mon coup. L'harmonie est au cœur du dressage : il s'agit d'établir avec son cheval un rapport de confiance, de manière à ce que tous vos gestes aient l'air naturels et faciles, comme un tour de magie. Mais sachez-le : au tout début, l'harmonie n'était pas vraiment au rendez-vous.

Mon premier souvenir sur un cheval remonte à mes trois ou quatre ans. C'était une ponette à la robe crème, avec de petites balzanes et une liste, qui répondait au nom de Sovereign. Nous étions dans un pré derrière notre maison de Hoddesdon, dans le Hertfordshire, et ma mère essayait de me donner quelques instructions, mais la traîtresse à quatre pattes ne cessait de baisser la tête pour brouter.

Jane, ma mère, était passionnée de chevaux. Elle avait fait du concours complet et avait eu une belle carrière dans le saut d'obstacles avant de tomber enceinte de ma sœur Emma-Jayne, née en 1982. Ce fut ensuite mon tour en 1985 et celui de mon frère Charles l'année suivante. Ma mère continua les concours après nos naissances, mais nous ne faisons que la distraire : nous pleurions lorsqu'elle était

dans la carrière et l'obligeons à arrêter le van pour d'innombrables pauses pipi sur la route des concours.

Elle avait gardé quelques chevaux et tous les matins, lorsqu'elle s'en occupait, notre ambition était de leur monter sur le dos. Ma mère nous juchait dessus pour nous faire taire et là-haut, accrochés au tapis, nous essayions de les faire bouger à coups de claquement de langue et de "Allez ! Vas-y !". Je ne voulais jamais redescendre, et ma mère devait m'enlever de là de force.

Elle avait dû s'arracher les cheveux en me regardant faire sur Sovereign. "Donne-lui un coup de talon ! Talonne !" criait-elle, mais j'étais si petite que mes jambes atteignaient à peine les flancs de la ponette, ne touchant que la selle. Je restais là à m'agiter dans le vide, jusqu'à ce que ma mère, perdant patience, vienne vers nous pour nous envoyer plus loin. Et nous partions pour quelques foulées de trot, bien vite interrompues par Sovereign qui se remettait à brouter à la première occasion. Malgré tous mes efforts, jamais je ne réussis à lui imposer ma volonté.

Avec le recul, je me dis que mes débuts auraient pu être plus brillants, mais même à cette époque, c'était avec les chevaux que je voulais passer le plus clair de mon temps. À l'école, assise derrière mon pupitre, je me morfondais en essayant de calculer le nombre d'années qu'il me restait : les cours n'allaient pas m'aider à devenir meilleure cavalière, je n'en voyais donc pas l'intérêt. Ma sœur aînée, plus effrontée, faisait parfois l'école buissonnière, mais j'avais trop peur de me faire prendre : et si maman nous empêchait de monter à cheval ? Je ne pouvais pas non plus faire semblant d'être trop malade pour aller en cours : "Si tu peux monter, c'est que tu vas bien. Mets ton uniforme et dépêche-toi !"

Je me demande parfois à quoi aurait ressemblé ma vie si ma grand-mère avait obtenu gain de cause et que ma mère était devenue danseuse. Ma grand-mère était costumière, et elle avait épousé en secondes noces mon grand-père, qui se mariait lui aussi pour la deuxième fois. La demi-sœur

de ma mère a fait une très belle carrière dans la danse et travaillait dans l'émission *The Sooty Show*, mais ma mère (selon ses propres mots) n'était pas faite pour la scène, bien qu'on l'ait envoyée dans une école de danse.

Mon grand-père, lui, avait une entreprise de luminaires qui marchait très bien dans sa jeunesse. Son propre père avait acheté une maison à Sintra, au Portugal, dans les années 1950, et pendant l'été mes grands-parents y emmenaient ma mère, son frère et les demi-frères et sœurs en vacances tandis qu'il revenait s'occuper des affaires familiales en Angleterre.

Mon grand-père était un homme très généreux, qui encourageait bien plus que sa femme la passion de ma mère pour les chevaux. Un été, pendant les vacances, il finit par céder et offrit un cheval à sa fille, puis à leur retour il en acquit un deuxième, afin qu'elle puisse également monter en Angleterre. Personne n'avait vu à l'époque que la jument portugaise était pleine, et peu de temps après la famille se retrouva avec trois chevaux. Au fil du temps, mon grand-père décida que les sommes dépensées en pension étaient absurdes et qu'il valait encore mieux acheter une maison avec des écuries. Ma grand-mère trouva une ferme en piteux état près de Broxbourne, dans le Hertfordshire, et ils en firent ce qui est aujourd'hui l'une des meilleures écuries de la région ; le grand champion de steeple-chase Red Rum lui-même y a séjourné.

L'histoire, c'est qu'un jour ma mère se promenait dans les champs lorsqu'une voiture s'arrêta à sa hauteur. Le conducteur était l'un des assistants de "Ginger" McCain, l'entraîneur qui, dans les années 1970, avait mené Red Rum à la victoire à trois reprises dans le Grand National. Il se trouvait que Red Rum, alors à la retraite, ouvrait le carnaval de Hoddesdon et Broxbourne cette année-là et qu'il avait besoin d'un endroit où passer la nuit. Ma mère n'hésita pas à recommander ses propres écuries, White Stubbs, et c'est ainsi que Red Rum vint passer quelques nuits chez nous : la première superstar équine de la famille.

Ma mère connaissait Ian, mon père, depuis toujours. La famille Dujardin joua un rôle majeur dans l'industrie cotonnière française au Moyen Âge, mais mon père est né à Enfield, dans la banlieue de Londres, non loin de la maison de mes grands-parents maternels. Mes parents se fréquentaient depuis l'enfance, et lorsque mes grands-parents vendirent leur maison pour s'installer à White Stubbs, ce furent les parents de Ian qui l'achetèrent. Mon père possédait sa propre entreprise d'emballage lorsqu'il épousa ma mère en 1981, et ils vécurent un temps à Cheshunt, dans le Hertfordshire. Lorsque j'étais encore bébé, la famille emménagea à Round House, où nous avons huit box et une belle carrière.

Après notre installation, ma mère décida de se lancer dans l'élevage de poneys de show<sup>1</sup>. Pour elle, il était hors de question de se contenter d'avoir des chevaux à la maison comme simple passe-temps, et elle savait que les enfants pouvaient participer aux shows dès l'âge de deux ans.

L'un des premiers concours dont je me souviens était une épreuve de *lead rein*<sup>2</sup> avec mon petit poney brun, Toy Grenadier. J'avais quatre ans et comme ma sœur était l'aînée, elle était déjà passée dans la catégorie suivante, ce qui me mettait en rogne ; ma mère et moi nous disputions sans cesse à ce sujet.

— J'veux pas être tenue ! J'veux faire comme Emma-Jayne !

— C'est une épreuve de *lead rein*, Charlotte, tu dois être tenue.

J'attendais avec impatience le moment où elle me laissait seule, car je pouvais en profiter pour faire un tour du parking à poney.

1. En Grande-Bretagne, on appelle "show" les concours d'élevage (ou concours modèles et allures) au cours desquels les poneys sont jugés notamment en fonction de leur morphologie et de leurs allures. (Toutes les notes sont de la traductrice)

2. Épreuve où le poney est monté par un petit enfant tandis qu'un adulte le tient en longe.

En raison de ma petite taille, je ne pouvais pas har-  
nacher seule ma monture, ce qui me frustrait au plus  
haut point : même si j'avais suffisamment de force pour  
soulever la selle, je ne trouvais pas toujours de quoi me  
surélever pour la poser sur son dos. Ce fut une grande  
fierté lorsque je réussis enfin, car jusqu'alors j'avais tou-  
jours vu ma mère le faire : j'étais désormais dans la cour  
des grands.

Nous n'avions pas le droit de jouer avec les poneys de  
concours à la maison, mais à mes trois ou quatre ans, nos  
parents nous achetèrent deux petites shetlands noiraudes  
et poilues, qui répondaient au nom de Sally et Jo-Jo. Sally  
arriva enveloppée d'un énorme ruban rouge, et ma sœur  
et moi nous battions sans cesse pour ne pas la monter, car  
contrairement à Jo-Jo qui était très sage, Sally s'arrêtait sou-  
vent pour ruer et nous flanquer par terre. Nous faisons la  
course dans le champ, jusqu'à la rivière, et l'une de nous  
finissait toujours éjectée par une ruade ou un arrêt sou-  
dain de la ponette qui voulait brouter.

Un jour, il nous vint l'idée d'atteler Sally, comme nous  
avons vu notre mère le faire à White Stubbs. Une brouette  
de jardin fit office de carriole. Avec une caisse à lait comme  
siège et les poignées attachées à Sally par une corde fixée  
autour de son ventre, l'attelage fut fin prêt et elle nous  
tracta çà et là pour notre plus grand bonheur. Ma mère,  
en revanche, voyant la scène, nous incendia : "Mais qu'est-  
ce que vous fichez ???"

Nous étions tous les trois des polissons. Lorsque mon  
frère fut plus âgé, il reçut en cadeau un quad sur lequel  
mon père installa un système de limitation de vitesse en  
gage de sécurité. Dès qu'il avait le dos tourné, nous trafi-  
quions son installation pour débrider l'engin puis, chacun  
à notre tour, nous faisons le tour du pré sur les chapeaux  
de roues. Nous remettons ensuite en place le système, ni  
vu ni connu.

Les jours de concours, Charles emmenait parfois son  
quad à l'arrière du camion. Il ne s'intéressait pas tant aux

poneys, leur préférant des activités plus masculines comme les tracteurs, les motos et la pêche. Il était pourtant bon cavalier, lorsque ma sœur et moi parvenions à le mettre sur une selle, mais le galop ou les allures trop rapides le mettaient mal à l'aise et il préférait alors sauter au sol. Il s'était surnommé "Superman" parce qu'il volait dans les airs et faisait une culbute à l'atterrissage : quitte à devoir abandonner le dos de sa monture, le pauvre, autant le faire avec brio.

La seule chose qui l'amusait était le saut. Mais nous avions beau disposer d'une carrière, nous n'avions pas de matériel pour sauter, alors nous fabriquions des barres avec ce qui nous tombait sous la main : caisses de lait, boîtes en fer-blanc, bûches, ballots de paille... Nous franchissions tous les obstacles. Après les avoir montés le plus haut possible, nous faisons sauter les poneys, ou à défaut les chiens : Blitz, le chien d'arrêt ; Rugby ; Chalkie, un westie ; et Jack et Russel, qui étaient – je vous laisse deviner. Nous préparions notre parcours dans la bonne humeur, mais tout ranger était nettement moins drôle, et c'était le moment où Charles disparaissait, comme par hasard.

Une autre des passions de mon frère était son serpent des blés, qui attisait aussi ma curiosité : le voir muer et se dépouiller de sa peau en un seul morceau était un spectacle édifiant. J'étais même disposée à le nourrir d'insectes, ce qui me dégoûte quand j'y repense aujourd'hui, et il n'y a pas à s'étonner que l'une de nos amies, Wendy Hiard, ait toujours refusé de mettre le pied dans la maison avant d'être certaine que le serpent était bien enfermé dans son terrarium. Il va sans dire qu'elle était chez nous le jour où il finit par s'échapper.

La maison fut fouillée de fond en comble : placards, canapé, tiroirs à couverts. Puis l'un d'entre nous leva la tête et l'aperçut, enroulé autour de la tringle à rideaux. La pauvre Wendy hurla à en faire trembler les vitres : ce fut une sacrée soirée.

Presque toutes les semaines, nous allions à White Stubbs rendre visite à ma grand-mère. J'aimais beaucoup cette sortie : elle nous donnait de l'argent de poche, nous emmenait au pub du Jolly Waggoner pour une assiette frites-crevettes et nous divertissait comme savent le faire les grands-mères. Ma mère vivait moins bien que nous ces visites, car ma grand-mère pouvait être difficile et, après son divorce au début des années 1980, elle s'était mise à boire. Lors de nos visites, ma mère s'efforçait de ranger et de nettoyer la maison, et ces scènes ont dû nous laisser une impression durable car aucun de nous trois n'est très porté sur l'alcool. À l'époque cependant, nous ne nous rendions compte de rien : il y avait d'ailleurs un bar dans la maison et nous jouions souvent à faire les grands en nous servant des Coca, mais en fin de compte, nous passions plus de temps dans les écuries qu'à l'intérieur.

Les week-ends en compagnie des Dockley font partie de mes meilleurs souvenirs de moments passés en famille. Paul Dockley, qui était policier, avait fréquenté ma mère dans sa jeunesse. Lui et sa femme Wendy avaient un garçon de l'âge d'Emma-Jayne et une fille un peu plus jeune que Charles, et c'est chez eux que se retrouva Jo-Jo la shetland lorsqu'elle devint trop petite pour nous.

Souvent nous embarquions les poneys avec nous vers un village non loin de là ; Paul et Wendy menaient ceux de leurs enfants en longe tandis que ma sœur et moi montions certains de nos poneys de concours. Mes parents marchaient, Charles était sur son vélo et nous parcourions ainsi quelques kilomètres jusqu'à arriver à un pub. Là, une fois les montures attachées, nous mangions des sandwiches et des chips et buvions le Coca directement au goulot (j'adorais ça), avant de repartir vers les voitures et enfin la maison.

Un jour, pendant l'une de nos promenades, il fallut traverser à gué. Il y avait peu d'eau là où roulaient les voitures, mais de chaque côté, la rivière était plus profonde. Bon, me dis-je, j'y vais avec Dylan.

Dylan était un Welsh A<sup>1</sup> gris acier, avec une crinière qui tombait jusqu'aux épaules. Il était superbe, mais nous avions toutes les difficultés du monde à le garder propre : avant les concours, nous devions placer sa queue dans un sac pour qu'elle ne s'emmêle pas et chaque fois que nous le sortions, il revenait tout crotté. Quoi qu'il en soit, je décidai ce jour-là de l'emmenner dans l'eau et il se mit à donner des grands coups d'antérieur, éclaboussant tout autour de lui. J'éclatai de rire, et l'hilarité se propagea au reste du groupe, mais c'est alors qu'il se pencha en avant, prêt à se rouler. Mon père se précipita vers moi pour me sortir de là mais comme le fond du gué était boueux, il glissa et tomba les fesses par terre. Il se retrouva aussi trempé que moi, sous les rires du reste de la troupe.

Pour la famille, participer à des concours était une grande aventure. Pendant la saison, nous partions en quête de toutes les épreuves de qualification pour le Horse of the Year Show et le Royal International Horse Show, d'un bout à l'autre du pays : Lincolnshire, Cheshire, Devon, Cornouailles... Parfois, si le concours était à plus d'une journée de route, ma mère nous donnait le bain, nous mettait en pyjama et nous installait dans le camion pour la nuit, tandis que mon père prenait le volant. Nous nous réveillions le lendemain sur le site de la compétition ; papa nous servait le petit-déjeuner et nous faisait enfiler les habits de concours pendant que maman préparait les poneys.

Mon père aimait les chevaux, mais pas autant que ma mère. Pendant les compétitions, il restait souvent dans le camion, absorbé par les courses automobiles diffusées à la télévision et ses sandwiches au saumon fumé. De temps en temps, il venait voir où nous en étions, puis il retournait se réfugier dans le camion pour voir la fin de la course.

Ma mère sortait toujours une bouteille de champagne si nous obtenions de bons résultats (nous gardions le bouchon

1. Parmi les poneys de race Welsh, les Welsh A sont les plus petits (moins de 1,22 mètre). Éléphants, ils sont considérés parmi les plus beaux.



et y collions une pièce de cinquante pence, et à ce jour, j'en ignore encore la raison) et ma sœur et moi avions droit à une glace ou des bonbons achetés à l'une des camionnettes stationnées sur le site. Puis nous remontions dans notre camion et je m'endormais dans les cinq minutes pour ne me réveiller qu'à l'arrivée, où il fallait aider ma mère à tout décharger.

Je voulais toujours gagner. J'étais très mauvaise perdante et si je faisais des erreurs, ma mère se fâchait, moi aussi, puis ma frustration se transformait en lamentations. Dans notre cuisine, à la maison, nous avions un grand panneau couvert d'un filet sur lequel nous accrochions tous nos flots. La plupart étaient rouges, et les bleus et les jaunes (deuxième et troisième places) se retrouvaient toujours en bas du tableau, loin des regards. Emma-Jayne et moi ne concourions pas dans les mêmes catégories puisqu'elle était plus âgée, mais ça ne nous empêchait pas de nous disputer pour savoir qui avait gagné quoi, et décision fut prise de noter notre nom et la date derrière chaque flot pour en avoir le cœur net.

Nous étions si souvent sur la route durant l'été que partir en vacances n'était pas vraiment une priorité. Pour commencer, nous allions voir mon grand-père au Portugal, où il s'était installé à la suite de son divorce. Je détestais rester là à cuire au soleil, en revanche aller au marché de fruits et légumes du coin était toujours un plaisir (encore aujourd'hui, c'est une de mes activités préférées quand j'arrive dans un lieu nouveau) et ma mère nous emmenait faire des tours de carriole pour nous consoler d'être si loin de nos poneys. Mais à la longue, les concours prirent de plus en plus d'importance dans nos vies, et le temps et l'argent qui y étaient consacrés ne nous permirent plus de partir en vacances. Il nous arrivait même parfois de manquer l'école.

Les enseignants réagissaient chacun à leur manière. Notre mère écrivait des mots pour expliquer que nous participions à des concours à l'échelon régional, et que ce

n'était donc pas un simple loisir, et certains professeurs se montraient très compréhensifs, d'autant plus si nous remportions quelque chose. D'autres s'en moquaient éperdument, tandis que quelques-uns, mécontents de la situation, mettaient un point d'honneur à nous compliquer la vie à l'école.

Au cours de mes premières années de scolarité, il s'avéra que j'étais dyslexique (mon estomac se nouait à la simple mention du mot "contrôle") et les leçons d'orthographe du mardi avec Mrs Watkins à Woodford Primary me fichaient une peur bleue. C'était une autre des raisons pour lesquelles j'aimais autant mes poneys : à cheval, je retrouvais une certaine liberté et mes préoccupations s'envolaient. On me trouva un professeur particulier, et mon père, qui avait toujours été bon avec les chiffres, m'aidait en mathématiques. En revanche, j'appréciais particulièrement les devoirs d'arts plastiques et je pouvais passer une partie de mes nuits à dessiner pour terminer, mais disons-le franchement : j'attendais toujours le vendredi avec impatience.

Les dictées étaient une chose ; les concours en étaient une autre. Je n'étais jamais anxieuse avant une compétition : plus il y avait du monde, plus j'étais heureuse. Gamine, j'adorais aller au Royal International Horse Show à Hickstead en juillet : le matin, les épreuves avaient lieu dans les petites carrières, mais si on se classait bien aux championnats, on entrait sur la pelouse du parcours de derby, devant un public bien plus dense.

Le Horse of the Year Show à Wembley, en octobre, était un autre de mes concours préférés ; j'aimais tout particulièrement la ronde matinale de la camionnette du laitier, qui venait vendre aux participants logés dans leurs camions des produits de base. Emma-Jayne et moi quémandions de l'argent à notre père jusqu'à ce qu'il cède, puis nous allions nous acheter des milk-shakes pour le petit-déjeuner : banane pour moi, chocolat pour ma sœur. Le soir, les adultes restaient dans les camions et les enfants qui avaient concouru pendant la journée allaient voir les épreuves de

saut d'obstacles dans la carrière principale, pop-corn et glaces à la main. On nous réprimandait parce que nous faisons trop de bruit, mais dès que les frères Whitaker arrivaient dans l'arène, tout le monde se mettait à hurler à pleins poumons, surtout si John arrivait avec Milton. Médailleurs d'or en individuel et en équipe aux championnats d'Europe de 1989, puis aux finales de la Coupe du monde de 1990 et 1991, ils étaient les superstars de mon enfance. Je me souviens avoir vu Milton dans son box et lui avoir arraché quelques crins de la queue, pour les garder en souvenir – je ne devrais sans doute pas m'en vanter ici.

À l'époque où je commençai à concourir à Wembley, j'étais passée de la catégorie *lead rein* à *first ridden*<sup>1</sup>, sur une ponette nommée Cwmtowel Diana. Nous avons remporté un certain succès : il arriva même qu'à un concours dans le Cheshire, le trophée nous fût remis par une dame en robe verte qui se trouva être la reine d'Espagne.

Diana était une ponette fantastique, mais turbulente : ma mère devait la faire tourner en longe pendant des heures pour la fatiguer avant que je ne la monte, et même ainsi, elle pouvait se montrer très agitée si l'ambiance de la compétition était électrique. Je ne m'en formalisais pas : j'ai toujours aimé les chevaux vifs, et puis Diana était une très belle ponette. J'adorais concourir avec elle car dans ces cas-là, j'épinglais une rose rose à ma veste, assortie à la couleur de son frontal en strass.

C'est le genre de détail auquel il faut penser dans les shows, et ma mère excellait en la matière. Elle aimait que la maison soit bien tenue : nous n'avions pas le droit d'accrocher des posters sur les murs et lorsqu'elle faisait le ménage en fin de semaine, elle nous chassait de la maison. Avec les poneys, elle connaissait tous les trucs : leur teindre la queue avec des colorations maison, frotter leurs fanons à

1. Dans les shows, première épreuve réservée aux enfants de moins de dix ans dans le cadre de laquelle le poney n'a plus à être tenu en longe par un adulte.

la craie pour les blanchir, ou leur badigeonner le contour des yeux avec de l'huile pour bébé pour les faire paraître plus grands. Si le poney avait le nez noir, on y frottait un peu de cire à chaussure, mais il y avait de bonnes chances qu'il s'essuie ensuite sur les manches bien blanches de la personne qui l'avait en main.

Le problème avec ces concours, c'était que l'apparence étant au cœur des épreuves, le fait d'être bon cavalier importait peu. On voyait souvent des enfants qui n'auraient pas su dire sur quel pied ils galopaient, ou comment tourner ou utiliser les coins de la carrière correctement. Parfois, ils débarquaient au dernier moment : c'était leur groom, leur mère ou l'éleveur qui avaient entraîné et monté les poneys jour après jour, et lorsque les petits cavaliers se retrouvaient là, sur des montures qui leur étaient étrangères ou presque, ils paniquaient et essayaient de se tirer de cette situation au plus vite.

À la maison, non seulement Emma-Jayne et moi monitions chaque jour nos poneys sous l'œil vigilant de notre mère, mais nous avions comme professeure une amie de ma mère, Debi Thomas.

Debi avait connu ma mère à White Stubbs vers la fin des années 1970, alors qu'elle travaillait comme assistante vétérinaire. À l'époque, c'était elle aussi une passionnée de concours complet, mais après son mariage et la naissance de ses enfants, elle avait décidé de passer au dressage et visait désormais la compétition au sommet : le niveau Grand Prix<sup>1</sup>.

Comme ma mère, Debi avait l'œil, et lorsqu'elle venait nous donner cours, elle s'assurait que nous étions assises bien droites sur nos selles et que nous ne serrions pas trop les jambes. Elle m'obligeait à penser sans cesse à ce que j'étais en train de faire et me menait la vie dure, mais cette rigueur porta ses fruits.

1. Il s'agit du plus haut niveau en dressage, qui comprend généralement trois types d'épreuves : la reprise de Grand Prix, la reprise de Grand Prix Spécial et le Freestyle ou reprise libre en musique.

Tout le monde se connaissait dans le milieu du show, et on savait parfois qui allait gagner avant même d'entrer en piste. Les épreuves étaient jugées en deux parties, et bien que la première n'évalue que la conformation du poney, les notes de la seconde portaient sur une courte présentation montée individuelle. Concrètement, si un juge voulait favoriser tel ou tel concurrent parce qu'il connaissait les propriétaires ou l'éleveur, il lui était assez facile de trafiquer les résultats.

C'était un aspect qui m'horripilait, et plus j'estimais la compétition injuste, plus j'étais résolue à la remporter – déjà, j'aimais relever des défis. Un jour, je parvins à qualifier notre petit poney de hunter Groveside Dexterity (Twiggy de son surnom) pour le Horse of the Year Show à Hickstead. Depuis des semaines, je m'entraînais sous les ordres de Debi, car au cours de la présentation, on pouvait nous demander de galoper, et si l'herbe de la carrière n'était pas parfaitement plate, faire en sorte que le poney reste bien équilibré n'était pas chose aisée. Lorsque le juge nous mit en rang, Twiggy et moi étions treizièmes ou quatorzièmes sur vingt participants. Il faisait une chaleur étouffante ce jour-là, et je portais une chemise, un gilet, une veste épaisse en tweed et une cravate – la tenue obligatoire. Je dus regarder tous les autres cavaliers faire leur présentation, puis ce fut mon tour ; à la fin, le juge nous octroya la première place. Savoir que nous avions battu tous les professionnels, et avec un cheval que nous avions entraîné nous-mêmes à la maison nous apporta une joie sans pareille : ma mère et moi étions aux anges.

Petit à petit, nous nous faisons un nom dans le milieu, et d'autres propriétaires nous proposaient parfois des chevaux à valoriser. De toute façon, les seules montures que mes parents avaient les moyens de nous acheter étaient des animaux difficiles, et nous finissions si souvent à terre que nous avions parfois l'impression d'être des cascadeurs de rodéo. Ma mère me relevait quand j'étais tombée,

époussetait mon habit, me mettait un pansement et me renvoyait sur la piste.

C'était l'une des choses qui nous différençaient, ma sœur et moi : il fallait déployer avec Emma-Jayne des trésors de persuasion pour qu'elle remonte en selle après une chute, alors que je ne m'avouais jamais vaincue. Pareil quand j'étais à cheval : si j'avais un problème, je restais dans le manège jusqu'à ce qu'il soit résolu, alors que si elle n'y arrivait pas tout de suite, Emma-Jayne pleurnichait, mettait pied à terre et renvoyait son cheval au pré. Je le récupérais, remettais une selle et tâchais de résoudre la difficulté. Bien évidemment, elle m'en voulait à mort, surtout si l'un de ses poneys se montrait plus docile avec moi. Nous en rions aujourd'hui mais à l'époque, nous pouvions être de vraies pestes, et quand je voulais me venger je m'arrangeais pour faire quelque chose dont Emma-Jayne était incapable sous les yeux de ma mère. "Maman, maman ! Regarde ce que j'arrive à faire !"

Un jour, ma sœur faisait descendre sa ponette Indie du camion lorsque celle-ci lui marcha sur le pied, lui arrachant un ongle. La pauvre ne pouvait pas monter à cheval, et ce fut donc à moi de m'y coller : je qualifiai Indie pour Hickstead. Ma sœur en fut très vexée, tout comme la fois où ma mère me fit monter Buzz, un poney de hunter gris pommelé destiné à Emma-Jayne. Étrangement, Buzz la détestait : le plus souvent, ils n'étaient pas sur la même longueur d'onde et ne s'entendaient pas. Un soir, alors que ma mère avait décidé que nous allions travailler un peu le saut d'obstacles et que tout se passait bien pour moi, Buzz s'arrêta net devant la barrière et ma sœur tomba. Elle se remit en selle et ce fut reparti pour un tour : je sautai aisément l'obstacle mais Buzz refusa et Emma-Jayne se retrouva de nouveau à terre. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase : "Ça suffit, j'en ai marre. Je rentre à la maison." Pour ma mère, il était hors de question d'en rester là : "Charlotte, à toi, vas-y." Je montais sur Buzz et lui fis sauter l'obstacle sans difficulté.

J'avais de la peine pour ma sœur, d'autant plus que ma mère disait souvent que de nous deux, j'étais la plus douée. Cette remarque peut sembler cruelle, mais je crois qu'Emma-Jayne en était consciente. Monter à cheval était chez moi plus naturel, j'avais un meilleur instinct. Sans doute est-ce ainsi que travaillent les artistes : ils ont une idée de ce qu'ils cherchent à faire, puis ils prennent une feuille et font jaillir le dessin. La comparaison est sans doute étrange, mais pour moi, l'équitation c'est ça : j'ai en tête ce que je veux faire, puis je monte à cheval et j'arrive en quelque sorte à transposer ma volonté en gestes. Ma mère disait toujours : "La tête de Charlotte est dans son derrière", et j'aime à penser qu'elle parlait là de mes aptitudes naturelles de cavalière.

Au début des années 1990, comme les affaires de mon père marchaient bien, mes parents nous offrirent Ardenhall Royal Secret, surnommée Millie. Maman l'avait repérée dans le magazine *Horse & Hound* et avait réussi à convaincre les propriétaires de s'en séparer, bien qu'elle ne soit pas à vendre. Jusqu'à ce jour, nous n'avions jamais possédé de poneys de grande valeur, mais il fallut déboursier 30 000 livres pour Millie. Elle mesurait 1,27 mètre au garrot et ressemblait au poney dont rêvent toutes les petites filles : une petite alezane aux reflets roux, à la robe toujours satinée, avec une étoile blanche sur le chanfrein et des yeux sombres, immenses et profonds. À cette époque, elle vivait chez une éleveuse appelée Debbie Thomas (une autre), dans le Carmarthenshire. Les réglementations du monde des concours sont telles que ma mère ne voulut pas la déplacer tout de suite, et c'est alors que débutèrent mes allers et retours au pays de Galles, pendant les week-ends et les vacances.

Les écuries de Debbie Thomas n'avaient rien de cosu : c'était d'anciens poulaillers reconvertis en box, et les Thomas eux-mêmes vivaient dans un mobile home. Nous dormions sur des matelas par terre, ce qui me donnait l'impression d'être en camp de vacances, et Debbie et sa

sœur Cathy étaient très accueillantes. Toutes deux étaient des petits bouts de femme et pouvaient donc monter elles-mêmes les poneys, et je n'ai jamais vu Debbie sans une cigarette entre les lèvres, même à cheval. J'ai le souvenir d'une femme perpétuellement vêtue d'une culotte d'équitation, chaps aux mollets et bombe sur la tête – je ne sais même pas si elle possédait d'autres vêtements : nous étions à cheval toute la journée.

Ce fut ma première expérience de séjour loin de la maison, sans ma famille. Le jour, tout allait bien puisque j'étais entourée des autres enfants et de leurs poneys, mais j'étais très triste le soir : j'appelais maman, en larmes, la suppliant de venir me chercher. Encore aujourd'hui, je ne saurais comment décrire le sentiment de soulagement quand elle venait me voir, et à ce jour, je reste persuadée que rien ne vaut le réconfort d'un câlin maternel. Parfois, partir chez Debbie était une véritable épreuve, mais je n'aurais jamais refusé d'y aller car je faisais là-bas ce que j'aimais le plus au monde.

Il était courant de voir pendant les concours des enfants en pleurs, souvent parce que leur mère les réprimandait ou que leur poney se montrait intraitable. Ma mère était à la fois notre chauffeur, notre groom et notre mentor, et veillait à notre engagement le plus total : nous devions nous lever tôt le matin pour panser les poneys avant d'aller à l'école, et rebelote le soir en rentrant. Mais elle n'était pas tout le temps sur notre dos. En ce qui me concerne, je n'aurais pas pu être plus heureuse que dans la carrière ou dans le camion, en route pour un concours, entourée de ma famille.

Être chez Debbie avait un merveilleux avantage : non seulement j'entraînais Millie, mais j'avais aussi le droit de monter tous les autres poneys dont elle s'occupait. Ce fut une expérience très formatrice, et sans elle je ne serais sans doute pas devenue la cavalière que je suis aujourd'hui. J'appris alors qu'un cheval est un ensemble de forces et de faiblesses, et que la tâche du cavalier est d'assembler les



différentes pièces du puzzle pour comprendre comment tirer le meilleur parti de sa monture. C'est encore aujourd'hui l'une des choses que je préfère, et je peux en toute franchise affirmer que venir à bout de ce casse-tête est au moins aussi satisfaisant que sortir en concours.

Chez Debbie, on me confiait toujours les cas les plus délicats, mais de toute façon, plus le poney était difficile, plus j'avais envie de m'y coller. Il y en eut trop pour que je puisse me souvenir de tous, mais je n'oublierai jamais Cotspring Song. C'était un grand poney de hunter qui se cabrait dès qu'on lui montait sur le dos : la pauvre fille qui était censée concourir avec lui en était terrifiée.

Les chevaux sont des animaux très intelligents. Une fois en selle, si on est anxieux et tendu, ils le sentent en un clin d'œil. Lorsqu'on voit un cheval n'en faire qu'à sa tête, c'est parfois parce que le cavalier en a peur, ou parce que ce qu'il demande n'est pas clair : le cheval panique et se crispe à son tour. Les punir n'est pas la bonne réponse, et avec Cot je savais que rester aussi calme que possible était la seule chose à faire.

Je l'apprivoisais peu à peu, mais ma mère n'était pas rassurée lorsqu'elle me voyait sur son dos.

— Charlotte, tu es bien sûre que tu devrais monter ce poney ?

— Oh oui maman, ne t'inquiète pas. Tout va bien !

Je parvins même à le qualifier pour Hickstead, sans remporter l'épreuve cependant. Un moindre mal, parce qu'il ne voulait jamais s'éloigner de ses congénères : il aurait rechigné à sortir du rang pour aller chercher son prix. Je peux le dire la main sur le cœur : avec Cot, je n'ai jamais été aussi heureuse de finir deuxième dans une compétition.

Entretemps, Millie se révélait digne de l'investissement de mes parents ; montée par ma sœur, elle enchaîna les succès en gagnant en 1994 la totalité des dix-huit concours de comté auxquels elle participa, ainsi que le Royal International et le Horse of the Year. Mais brusquement, la famille connut un revers de fortune.

